Felix Van Groeningen dans le taxi de Jérôme Colin : L'interview intégrale

Bruxelles, c'est une ville compliquée pour moi !

JÉRÔME COLIN: Bonjour.
FELLIX VAN GROENINGEN : Bonjour.
JÉRÔME COLIN : Dites-moi.
FELLIX VAN GROENINGEN : J'aimerais aller au Kinépolis svp.
JÉRÔME COLIN : Très bien. Destination absolument normale pour un réalisateur de cinéma. Décidément vous n'êtes pas originaux hein.
FELLIX VAN GROENINGEN : Oui, que puis-je dire ?

JÉRÔME COLIN : Rien.
FELLIX VAN GROENINGEN : Je dois être là pour… Je ne vais pas au cinéma, pour parler de la distribution je pense.
JÉRÔME COLIN : Vous n'habitez pas Bruxelles ?
FELLIX VAN GROENINGEN : Non.
JÉRÔME COLIN : Non hein. Vous habitez où ?
FELLIX VAN GROENINGEN : Anvers. Je viens de Gand. Ça fait 8 ans que j'habite Anvers.
JÉRÔME COLIN : Pourquoi vous avez changé ?
FELLIX VAN GROENINGEN : Je voulais voir le monde.
JÉRÔME COLIN : Je voulais voyager Monsieur.
FELLIX VAN GROENINGEN : Donc oui, 50 km ça change.
JÉRÔME COLIN : Mais on parle néerlandais encore à Anvers.
FELLIX VAN GROENINGEN : Oui. Je voulais changer, j'avais… toute ma vie… j'allais avoir 30 ans et puis c'était fini avec ma copine, je devais déménager, je me disais c'est une petite ville… Sinon je vais rester ici toute ma vie. J'avais envie de changer. Voilà. Ce n'est pas loin. Et puis Bruxelles je ne sais pas, c'est une ville compliquée pour moi. Entre temps j'apprécie un peu plus mais dans le temps, oui, c'était Anvers pour moi.
JÉRÔME COLIN : C'est bien hein. Puis c'est bien dirigé comme ville, ça vaut le coup.
FELLIX VAN GROENINGEN : Entre temps oui. Oui c'est vrai… Quand j'y suis allé il y avait encore Patrick Janssens, socialiste. Et puis ça a changé.
JÉRÔME COLIN : Et puis ça a changé.
FELLIX VAN GROENINGEN: Ca a changé.
JÉRÔME COLIN : Ça changera encore. On espère.
FELLIX VAN GROENINGEN: C'est ça, up and down. Mais j'étais triste. Très triste.

C'est que 5 longs métrages !

JÉRÔME COLIN : Vous avez quel âge Félix ?
FELLIX VAN GROENINGEN: 38.
JÉRÔME COLIN: 38.
FELLIX VAN GROENINGEN : Et vous ?
JÉRÔME COLIN : C'est jeune pour avoir fait autant de choses déjà !
FELLIX VAN GROENINGEN : Je ne sais pas.
JÉRÔME COLIN : Quand même oui.
FELLIX VAN GROENINGEN : C'est que 5 longs métrages.
JÉRÔME COLIN : Oui mais ça ne se fait pas en 2 semaines quand même. C'est du travail.
FELLIX VAN GROENINGEN : Non, c'est du travail, c'est vrai. Mais j'ai…. Il faut savoir que… Oui c'est beaucoup mais entre-temps j'ai fait une pièce de théâtre peut-être. Ou deux. Oui. Ça dépend comment on compte mais j'ai eu la chance de ne pas gagner ma vie avec… Je ne fais pas d'autres choses. Je ne fais pas du pub… Et donc quand on compte comme ça on pourrait dire 5 films ce n'est pas énorme mais il faut 2, 3 années pour un long métrage.
JÉRÔME COLIN : Dans le meilleur des cas.
FELLIX VAN GROENINGEN : Oui, si tout va bien.
JÉRÔME COLIN : Si tout va bien. Et donc votre premier film…
FELLIX VAN GROENINGEN : Je peux prendre un bonbon ?
JÉRÔME COLIN : Comment ?
FELLIX VAN GROENINGEN : Je peux prendre un bonbon ?
JÉRÔME COLIN : Bien sûr ! Chaque fois je rajoute sur la facture en appuyant sur un bouton.

Ils te montrent la technicité des trucs… on apprend parce qu'on aide les autres !

JÉRÔME COLIN : Vous avez fait quelle école de cinéma ?
FELLIX VAN GROENINGEN: Le KASK. C'est à Gand.
JÉRÔME COLIN : Je vois ce que c'est.
FELLIX VAN GROENINGEN: Koon Academie voor Schone Kunsten.
JÉRÔME COLIN : C'était bien ?
FELLIX VAN GROENINGEN : C'était très belge. Il y avait un côté très chaotique. On était dans une partie de l'école qui était encore dans le vieux bâtiment, ils allaient déménager, ils ne l'avaient pas encore fait, donc c'était vraiment un vieux bâtiment, ils ne changeaient rien donc c'était un peu crade mais moi j'aimais. J'adorais. Et puis il y avait un truc avec la chaudière, c'était toujours à fond. On ne pouvait pas la baisser. Donc en été… Enfin à certains moments dès qu'ils la mettaient c'était chaud même quand les jours étaient mieux, comme aujourd'hui, c'était très chaud là.
JÉRÔME COLIN : C'est une bonne excuse pour mettre les filles à poil dans les films ou quoi ?
FELLIX VAN GROENINGEN : Peut-être bien.
JÉRÔME COLIN : Je ne sais plus qui a dit ça mais c'est un grand réalisateur de cinéma, je crois que c'est Truffaut, ou Godard, je ne sais plus, il a dit un truc genre les femmes sont jolies, le cinéma arrive et elles sont à poil. Un truc dans le genre. C'est mignon. Il faut apprendre quoi pour être réalisateur de cinéma finalement ? Dans cette école vous avez appris quoi d'essentiel pour devenir réalisateur de cinéma ? Qu'est-ce qui s'apprend ?
FELLIX VAN GROENINGEN : C'est 4 années et puis on te montre comment… on te donne des exercices, voilà. C'est très con ce que je vais dire mais c'est vrai, on te donne des exercices, donc il faut écrire un tout petit scénario, il faut demander à tes collègues de faire la caméra, ou même c'est l'école qui l'impose, la caméra, le son, ils te montrent la technicité des trucs, mais ça en fait, on apprend parce qu'on aide les autres, voilà, il y a la technique qu'on doit apprendre aussi mais ce n'est pas… en fait la base n'est pas compliquée. Et puis de plus en plus il faut faire ça, le premier exercice c'est un court-métrage d'1', puis c'est 2', puis c'est un exercice avec des acteurs, il faut appeler un acteur, demander s'il veut jouer dans cet exercice, et donc pendant 4 ans on fait tout un peu et puis… la 4ème année on lâche un peu, c'est toi-même qui dois mettre les deadlines, qui doit faire la production, appeler les gens. En fait c'est ça, c'est apprendre à monter un truc. Avoir des gens autour de toi qui s'intéressent pour ce projet.
JÉRÔME COLIN : Apprendre à rassembler les gens et à gérer un projet.
FELLIX VAN GROENINGEN : Oui…
JÉRÔME COLIN : En dehors de la technique bien sûr.
FELLIX VAN GROENINGEN : Maintenant je parle…. Ça pour moi c'était le plus important parce qu'en le faisant on apprend tout le reste. Raconter une histoire, comment faire le montage, à qui on va montrer le film après, comment trouver un public… Enfin c'est en le faisant qu'on apprend. Parce qu'il n'y a pas de règles.
JÉRÔME COLIN : Non y'a pas de règles. Quand l'école est finie ça doit être terrible quand même. Parce que quand l'école est là les collègues sont là à côté, il y en a qui font du son, il y en a qui font de l'image, il y en a qui sont acteurs etc…c'est facile à rassembler, on a des deadlines scolaires, on a un examen, on a un jury, et puis soudain en juin de la 4ème année ça s'arrête.
FELLIX VAN GROENINGEN : Mais c'est ça qui est bien, c'est que la 4ème année c'est moins, enfin dans mon école, parce que c'était un peu chaotique, ce n'était pas tellement… j'avais l'impression qu'on me lâchait un peu. C'était très dur pour moi à certains moments, et puis j'ai réalisé que c'est ça la vraie vie. Après on ne va pas le faire non plus. Donc après moi j'ai eu la chance après mon court-métrage d'avoir un coup de fil de Dirk Impens, qui était prof dans mon école, qui m'avait suivi un peu, ce n'est pas qu'il donnait énormément de cours mais il suivait les courts-métrages, il avait beaucoup aimé et donc lui il m'a dit si tu veux faire un long-métrage je veux bien t'aider. Et puis ça a recommencé. Mais dès ce moment-là en fait j'avais quelqu'un qui m'aidait un peu. Mais entre-temps j'avais, enfin, je l'avais fait moi-même, je savais comment gérer les acteurs, comment appeler les gens, comment écrire un scénario, aller d'un court-métrage à un long-métrage c'était… Le travail que j'ai fait pour arriver au premier scénario

du premier long-métrage, qui n'était même pas un bon scénario, c'était très dur mais on me l'avait appris, comment faire un petit donc on peut faire un grand aussi.

Je pense de faire des films qui ne sont pas dans leur cœur, commercial, mais qui trouvent un public sur un niveau commercial !

JÉRÔME COLIN : Le court-métrage de fin d'année c'était « 50 CC » ?
FELLIX VAN GROENINGEN : Oui.
JÉRÔME COLIN : C'est ça oui. Et le premier long-métrage c'était « Steve & Skye ». Ce n'était pas un bon scénario ?
FELLIX VAN GROENINGEN : Non.
JÉRÔME COLIN : Pourquoi ?
FELLIX VAN GROENINGEN : J'étais à la recherche… Non, j'étais trop micro, je pensais aux scènes, aux personnages un petit peu, il y avait un thème, ça ne parlait pas assez d'un truc plus grand je pense.
JÉRÔME COLIN : Ca parlait de quoi ?
FELLIX VAN GROENINGEN : D'amour… Ce n'est pas grand.
JÉRÔME COLIN : Non c'est un tout petit sujet, on n'en a pas fait grand-chose encore. Il faut creuser.
FELLIX VAN GROENINGEN : Mais je n'avais pas encore les moyens de raconter l'histoire sur une échelle un peu plus grande.

JÉRÔME COLIN : Sur une échelle plus grande. C'est-à-dire que c'était trop petit humainement ? C'est ça que vous voulez dire ?
FELLIX VAN GROENINGEN : Je pense.
JÉRÔME COLIN : C'est ça.
FELLIX VAN GROENINGEN : Je pense.
JÉRÔME COLIN : Et c'est quoi raconter une histoire sur une échelle plus grande ? Ça veut dire quoi ?
FELLIX VAN GROENINGEN : Ca veut dire vraiment prendre position sur quelque chose. Ça veut dire… oui ça veut dire ça en fait. On a l'histoire et puis on a le truc en-dessous qui doit faire ça.
JÉRÔME COLIN : La sous-couche. C'était avec votre copine de l'école, de l'époque, « Steve & Sky ».
FELLIX VAN GROENINGEN : Oui. Mais c'était super, j'ai beaucoup appris. Peut-être à un certain moment je n'étais plus content de ce film mais bon je l'ai fait.
JÉRÔME COLIN : Vous avez tout de suite eu du succès ? Ça a marché un peu tout de suite ?
FELLIX VAN GROENINGEN : C'était un succès critique, je pourrais dire, en Belgique, en Flandre surtout, mais bon on a fait 40.000 entrées…
JÉRÔME COLIN : C'est pas mal.
FELLIX VAN GROENINGEN : C'est pas mal mais ce n'est pas un succès.
JÉRÔME COLIN : En Wallonie c'est un gros succès, 40.000 entrées.
FELLIX VAN GROENINGEN: C'est vrai? Oui.
JÉRÔME COLIN : Pour un film belge ce n'est pas dingue mais ils sabrent le champagne déjà à 40.000 entrées en Wallonie. Vous savez ça ? Les films font peu d'entrées. Nos films.
FELLIX VAN GROENINGEN : J'en ai entendu parler, oui.
JÉRÔME COLIN : C'est très inquiétant.

FELLIX VAN GROENINGEN : Oui mais c'est un peu… nous on vient de ça mais, entre autre avec mes films, on a trouvé un moyen je pense de faire des films qui ne sont pas dans leur cœur, commercial, mais qui trouvent un public sur un niveau commercial.
JÉRÔME COLIN : Mais comment ça se fait qu'en Wallonie on parvient à faire des bons films quand même, il y a des bons films, il y a Bouly Lanners, il y a Joachim Lafosse, Olivier Masset-Depasse, il y en a plein, pourquoi est-ce qu'on bloque à 30, 40.000 entrées alors qu'en Flandre… Allez, on y va, « De Helaasheid der dingen », ça a fait combien « La merditude des choses » ?
FELLIX VAN GROENINGEN: 440.
JÉRÔME COLIN: Ok. « Broken circle breakdown »?
FELLIX VAN GROENINGEN: 400.
JÉRÔME COLIN : Et "Belgica" ?
FELLIX VAN GROENINGEN : On va voir. 40 ?
JÉRÔME COLIN : Non mais c'est énorme, 400. Ça veut dire 10 fois plus de public pour une population qui n'est évidemment pas 10 fois plus grande. Comment ça se fait ?
FELLIX VAN GROENINGEN : Ben je ne sais pas. Moi je suis très fan des films de Bouly, Joachim aussi, c'est peut-être moins mon truc mais les films de Bouly c'est incroyable. Mais je comprends aussi que, je ne sais pas, qu'il n'y a pas 1 million ½, heu ½ million de personnes qui vont le voir. Peut-être un jour.
JÉRÔME COLIN : On n'ose pas être assez commerciaux ? Parce que vos films ne sont pas commerciaux.
FELLIX VAN GROENINGEN : Mais c'est ça qui est bizarre, moi je n'ai pas l'impression que c'est commercial mais en même temps ça peut parler à un plus grand public aussi. Et puis je ne sais pas, nous avec « La merditude », les campagnes qu'on fait, en fait le marketing du film c'est vraiment très important et on n'a pas peur d'aller à fond. Est-ce que c'est une des raisons, je ne sais pas. D'autre part il y a la perception par le public, concernant le film flamand, a aussi changé ces dernières 10 années. C'est aussi important. Le public…
JÉRÔME COLIN : Il y a une fierté hein.
FELLIX VAN GROENINGEN : Il y a une fierté, il y a une curiosité, les gens ont envie, dans la presse aussi on reçoit plus d'attention qu'avant, donc tout vient… l'un…
JÉRÔME COLIN : Amène l'autre.
FELLIX VAN GROENINGEN : Amène l'autre, il y a les comédiens qui deviennent un peu populaires, voilà, donc je dirais que c'est peut-être tout ça. Et puis comme Jaco, son dernier film, il a bien marché.
JÉRÔME COLIN : Bien sûr. Mais ça ne fait pas 500.000 personnes.
FELLIX VAN GROENINGEN : Ça fait combien ?
JÉRÔME COLIN : Je ne sais pas. J'ai pas les chiffres donc je ne peux pas… je vais vous dire des bêtises mais ça a bien marché. Mais ça ne fait pas 500.000 personnes.
FELLIX VAN GROENINGEN : Et qu'est-ce qui fait beaucoup d'entrées en films francophones belges ?
JÉRÔME COLIN : « Le Hobbit ».
FELLIX VAN GROENINGEN : Non mais y'a pas de produit…
JÉRÔME COLIN : Les Frères Dardenne quand ils… Les Frères Dardenne ils font aux alentours de 100.000 entrées, par exemple. « Les barons » de Nabil Ben Yadir ça avait fait 130, 140.000. On est très rarement, voir jamais au-dessus. Il y en a eu hein, « Le 8ème jour » de Jaco Van Dormael qui avait très bien marché, « C'est arrivé près de chez vous » qui avait très bien marché, depuis je pense que ce sont des exploits qui ne se sont pas répétés. Etonnant. On est extrêmement influencés par les Français, on va voir les films français, les films anglais, américains bien sûr comme tout le monde mais ça en Flandre aussi mais c'est vrai qu'il y a une fierté régionale qu'il n'y a absolument pas en Wallonie, qui n'existe pas. Tant mieux d'un côté, dommage de l'autre.
FELLIX VAN GROENINGEN : Sur quel niveau ?

JÉRÔME COLIN : Moi je n'aime pas les fiertés régionales, je trouve ça naze, mais en même temps ça a un avantage c'est que les gens s'intéressent à ce qui est produit artistiquement dans leur communauté bien sûr.
FELLIX VAN GROENINGEN : Oui. Mais pour moi ça a à voir aussi, donc moi je peux le dire je n'aime pas la NVA ou ce qu'elle représente, je ne suis pas Flamand-Flamand, pas du tout, mais c'est un truc… moi je me rappelle, quand j'étais petit, c'était quoi être Belge ? C'était quoi être Flamand ? Je trouvais qu'on n'était pas fiers de nous. On se croyait petits, il n'y avait pas de chauvinisme, et je n'aime pas le chauvinisme, mais en même temps si ça veut dire qu'on ne croit pas en soi-même, c'est mauvais.
JÉRÔME COLIN : Bien sûr.
FELLIX VAN GROENINGEN : Et je crois que ça c'est un des… c'est bizarre mais le fait que… enfin je ne sais pas, le nationalisme, les gens qui se demandent qui on est parce que le monde change ça c'est le côté positif de tout le, enfin il y a énormément de négatif mais je pense que ça c'est un côté positif. Je peux le dire. Et aussi comme, enfin les Diables Rouges, sans doute c'est con de dire ça mais en même temps c'est, voilà on est de nouveau fiers d'être belges.
JÉRÔME COLIN : Tout à fait. Je suis d'accord.
JÉRÔME COLIN : C'était en quelle année qu'il est sorti « Steve & Sky » ?
FELLIX VAN GROENINGEN : 2004.
JÉRÔME COLIN : Et vous aviez quel âge ?
FELLIX VAN GROENINGEN : A ce moment-là ?
JÉRÔME COLIN : 25 ans, 26 ans.
FELLIX VAN GROENINGEN : 26 oui.
JÉRÔME COLIN : Et le film d'après ça a été « Dagen zonder lief ».
FELLIX VAN GROENINGEN : Oui.
JÉRÔME COLIN : Ça c'était 3 ans plus tard.
FELLIX VAN GROENINGEN : Oui. 2007.
JÉRÔME COLIN : et celui-là vous l'aimez bien ?
FELLIX VAN GROENINGEN : Oui.
JÉRÔME COLIN : C'est sur la jeunesse et le temps qui passe.
FELLIX VAN GROENINGEN : Oui.
JÉRÔME COLIN : Non ? Oui hein.
FELLIX VAN GROENINGEN : En fait c'est sur réaliser qu'on n'est plus jeune. Qu'on a, oui, qu'on a 25 ans, peut-être 30, j'allais vers mes 30, et qu'on ne peut plus faire le con, qu'il y a des copains qui ont des enfants, qu'il y en a d'autres qui meurent, voilà, la vie devient sérieuse. Et que la bande qu'il y avait, qu'on avait, les liens qu'on avait avec certaines personnes parfois se perd. Donc s'il y a un groupe d'amis tout le monde va d'un côté…
JÉRÔME COLIN : Il fait son chemin.
FELLIX VAN GROENINGEN : Il fait son chemin, voilà.
JÉRÔME COLIN : C'était une adaptation « Dagen zonder lief ».
FELLIX VAN GROENINGEN : Non.
JÉRÔME COLIN : Non. C'était un scénario original.
FELLIX VAN GROENINGEN : Oui. Première collaboration avec Arne Sierens, qui a fait du théâtre, et qui est un grand héros pour moi quand j'ai commencé à faire des courts-métrages, il fait depuis toujours du théâtre, à Gand surtout, et j'ai écrit avec lui. Maintenant le film qui va sortir maintenant en Belgique, mon dernier, il joue dedans aussi, oui il joue dedans mais j'ai retravaillé avec lui. On a écrit le scénario ensemble.

On a présenté le film à Cannes en 2009… nus sur un vélo !

JÉRÔME COLIN : Parce qu'entre-temps vous avez fait des adaptations.

FELLIX VAN GROENINGEN : Oui.
JÉRÔME COLIN : Très importantes. Il y a bien sûr « La merditude des choses », c'était Verhulst, Dimitri Verhulst, qui avait écrit ce fantastique roman, et ça c'était quand même un film hein ! Quelle claque ! Dès que j'ai des amis étrangers qui viennent en Belgique, le soir où ils arrivent, on boit de la bière et on regarde « La merditude des choses ». Et je leur dis voilà, voilà où tu viens d'arriver. Je trouve qu'on peut leur faire écouter « Le plat pays » et leur montrer « La merditude des choses » pour savoir ce que c'est d'être belge.
FELLIX VAN GROENINGEN : Mais vous trouvez vraiment ça ou c'est une sorte de nostalgie,
JÉRÔME COLIN : C'est une nostalgie.
FELLIX VAN GROENINGEN : Faire un truc qui n'existe plus ?
JÉRÔME COLIN : Oui je pense.
FELLIX VAN GROENINGEN : Vous l'avez connu comme ça ?
JÉRÔME COLIN : Ah moi je retrouve des trucs de mon enfance. Pas tout, il ne faut pas exagérer non plus, mais oui je retrouve des odeurs de mon enfance réellement, et je retrouve du pays, des odeurs du pays que je n'ai pas vécu parce que je n'avais pas 20 ans, j'en avais 2, mais je découvre ce que mon pays a été en regardant « La merditude des choses ». J'adore ce film. Il me fait hurler de rire, je le trouve émouvant, je trouve que les acteurs sont absolument fantastiques, je trouve que l'histoire est belle, je trouve que c'est un coup de maître.
FELLIX VAN GROENINGEN : Merci.
JÉRÔME COLIN : Un coup de maître. J'adore. Et là vous parliez de la promotion tout à l'heure, on n'a pas peur de promotionner nos films, là vous n'avez pas eu peur de le promotionner hein.
FELLIX VAN GROENINGEN : Non.
JÉRÔME COLIN : C'est très intelligent.
FELLIX VAN GROENINGEN : C'était dans l'enthousiasme…
JÉRÔME COLIN : Vous pouvez expliquer ce que vous avez fait.
FELLIX VAN GROENINGEN : Oui. On a présenté le film à Cannes, en 2009. On a rejoué une scène qui est dans le film, c'est une course cycliste nus. Et donc moi et les acteurs, et quelques gens de l'équipe technique on a enlevé nos fringues et nus sur un vélo on a fait une balade sur la Croisette. Il y avait énormément de caméras, parce qu'on avait annoncé qu'il allait se passer quelque chose, et des caméras ça amène d'autres caméras et tout le monde à Cannes savait…
JÉRÔME COLIN : Que le film existait.
FELLIX VAN GROENINGEN : Que le film existait et puis c'était aussi l'affiche, donc on a eu de la chance, c'était un coup de bol en fait. Parce que maintenant aussi je réalise, avec mon dernier film, tu vas à un Festival, un très grand Festival, t'es super content d'être là, mais en même temps il y a une centaine d'autres films donc qu'est-ce qui fait que les gens savent que ton film est là ?

C'est très important d'avoir un visuel qui parle aux gens !

JÉRÔME COLIN : Là vous êtes allé à Sundance quand même avec « Belgica »…
FELLIX VAN GROENINGEN : Oui.
JÉRÔME COLIN : D'où vous êtes revenu en plus avec un Prix, vous avez fait quoi pour « Belgica » à Sundance pour montrer aux gens que le film était là et qu'il fallait le voir ?
FELLIX VAN GROENINGEN : Ben on n'a rien fait en fait.
JÉRÔME COLIN : On devient paresseux en vieillissant.
FELLIX VAN GROENINGEN : Non mais on ne peut pas refaire ce coup chaque fois.
JÉRÔME COLIN : Non.
FELLIX VAN GROENINGEN : Voilà.

JÉRÔME COLIN : Bon on va mettre un mec sur un vélo à poil c'est une bonne idée. Ça n'a rien à voir avec le film… pas grave.
FELLIX VAN GROENINGEN : Puis c'était le film d'ouverture, on avait… et peut-être aussi, oui on me connaît maintenant.
JÉRÔME COLIN : Bien sûr.

FELLIX VAN GROENINGEN : Ce n'est pas que je ne dois pas faire, comme pour « Belgica » ici en Belgique on fait une promotion énorme et je pense que c'est important. On a… Ah d'ailleurs j'ai quelque chose…
JÉRÔME COLIN : Ah !
FELLIX VAN GROENINGEN : Maintenant on fait le marketing, on fait encore…
JÉRÔME COLIN : Ah génial !
FELLIX VAN GROENINGEN : C'est très important d'avoir un visuel qui parle aux gens, qui…
JÉRÔME COLIN : Tout à fait, c'est un élan qui encule un rhinocéros, pour être totalement précis.
FELLIX VAN GROENINGEN : Oui. Voilà c'est pour vous.
JÉRÔME COLIN : C'est gentil.
FELLIX VAN GROENINGEN : On avait ça, on avait amené ça à Sundance et on en a donné à tout le monde. Voilà on a fait quelque chose quand même.
JÉRÔME COLIN : Il y a toujours du sexe, excusez-moi. Soit des mecs à poil sur des vélos, soit des animaux qui s'enfilent, si je puis me permettre.

Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Felix Van Groeningen sur La Deux

FELLIX VAN GROENINGEN : C'est du saute-mouton.
JÉRÔME COLIN : C'est ça oui. Il a raté son saute-mouton. Excuse-moi… Oui c'est très important la promotion des films.
JÉRÔME COLIN : Vous disiez maintenant je suis connu, parce que notamment il y a eu « The broken circle breakdown »…
FELLIX VAN GROENINGEN : Je ne suis pas encore connu mais on sait qui c'est.
JÉRÔME COLIN : Un autre très grand film.
FELLIX VAN GROENINGEN : On sait qui je suis.
JÉRÔME COLIN : Oui.
FELLIX VAN GROENINGEN : Oui il y a eu ça.
JÉRÔME COLIN : Immense. Mais on revient un peu, vous écriviez des scénarios originaux, pourquoi à un moment vous avez décidé de faire « La merditude des choses » et d'adapter le roman de Dimitri Verhulst ?
FELLIX VAN GROENINGEN : J'ai décidé ça avant de tourner mon deuxième film.
JÉRÔME COLIN : D'accord.
FELLIX VAN GROENINGEN : Et pourquoi ?
JÉRÔME COLIN : Qu'est-ce qui vous plaisait dans le roman et que vous vous disiez il y a un film et il y a un film de moi ?
FELLIX VAN GROENINGEN : Ca je ne le savais pas encore, s'il y avait un film de moi, donc adapter quelque chose était un truc que je ne pouvais pas m'imaginer avant mais comme l'écriture de « Steve & Sky », mon premier film, était tellement dure, je me disais que peut-être ça vaut la peine d'essayer, de partir de quelque chose qui existe et même plus, on avait embauché un scénariste qui allait écrire pour moi. C'était plus l'idée de est-ce que je peux, comme beaucoup de réalisateurs, juste lancer des gens qui travaillent pour moi. Qui écrivent pour moi. Et puis en fait ça n'a pas marché, j'ai dû écrire moi-même aussi pour faire un film de Félix. Là déjà j'ai appris que je peux adapter, j'adore, parce qu'il y a quelque chose, il y a une œuvre d'art qui me parlait beaucoup, je pouvais toujours retourner…l'histoire était là, c'était à moi de trouver à adapter, changer pour avoir la même émotion mais en image, enfin c'était très intéressant.
Qu'est-ce qu'on doit prendre d'un livre pour le faire marcher en image.

Surprise : un cycliste nu

JÉRÔME COLIN : Regardez derrière vous.
FELLIX VAN GROENINGEN : Non ! C'est vous, c'est une blague !

JÉRÔME COLIN : C'était dans le livre ça, la scène des mecs à poil sur les vélos ?
FELLIX VAN GROENINGEN : Ils avaient… ils parlaient… ils disaient qu'ils voulaient faire ça mais à cause du prêtre… de quoi ?
JÉRÔME COLIN : De l'église ?
FELLIX VAN GROENINGEN : De l'église, ils avaient quand même mis une culotte.
JÉRÔME COLIN : C'est ça.
FELLIX VAN GROENINGEN : Puis je me disais 12 mecs en culotte ce n'est pas marrant.
JÉRÔME COLIN : Enlevons tout ça.
JÉRÔME COLIN : C'est important des scènes un peu culte dans des films. D'avoir des scènes comme ça, après on ne peut pas les calculer, on ne peut pas les créer, mais après c'est le public qui décide j'imagine, mais c'est important quand même d'avoir des scènes qui restent, et que les gens se racontent, se racontent…

FELLIX VAN GROENINGEN : Oui. Mais ça vient en écrivant, il faut l'avoir, oui c'est ça le plaisir que ces choses-là arrivent.
JÉRÔME COLIN : C'est quoi vos scènes cultes de cinéma, vous, en tant que spectateur. Les deux, trois scènes de cinéma où vous vous dites wouaw !
FELLIX VAN GROENINGEN : Oh, une scène….une minute !
JÉRÔME COLIN : Pas de soucis.
FELLIX VAN GROENINGEN: C'est bizarre, c'est dur. C'est plus dur que de dire des films et même les films normalement j'ai un problème pour toujours dire…donc j'ai fait des listes pour quand on me demande, mais je n'ai pas de liste de scènes.
JÉRÔME COLIN : Merde. Il est mal préparé.
FELLIX VAN GROENINGEN : Parce que souvent quand je re-regarde des films pour voir des scènes ça a plutôt à voir avec une atmosphère, avec un montage, et pas juste les scènes, les images. Mais bon, j'ai une scène. J'ai une scène que j'ai beaucoup montrée à des acteurs, ça vient de « Mean Streets »…
JÉRÔME COLIN : Scorsese.
FELLIX VAN GROENINGEN : C'est la scène où Harvey Keitel et Robert De Niro sont dans… non ils sont derrière le bar, ils doivent parler. Harvey Keitel amène Robert De Niro et dit on doit parler. Et c'est une scène, pour des acteurs, c'est génial comme c'est joué. Il veut juste lui dire qu'il doit donner de l'argent à un mec à qui il en doit et puis l'autre dit oui mais non j'avais de l'argent mais je suis allé faire du shopping… Mais ça dure, ça dure, c'est un plaisir. Donc en fait quand je regarde, si ce n'est pas pour un montage, ou l'atmosphère, c'est souvent les scènes d'acteurs.

« The Broken Circle Breakdown »…

JÉRÔME COLIN : On en était à « La merditude des choses », tout à l'heure et puis il y a eu « The broken circle breakdown », qui est aussi une adaptation.
FELLIX VAN GROENINGEN : Oui.
JÉRÔME COLIN : Qui est aussi un film incroyable. Magnifique. Pourquoi celui-là, aussi, même chose, pourquoi vous avez décidé d'adapter ça ? Cette histoire-là ? Il y en a à peu près 15 millions d'autres dans le monde, pourquoi ça a été celle-là pour vous ? Parce que putain elle n'était pas évidente sur le papier.
FELLIX VAN GROENINGEN : Non. Ben en fait « La merditude » j'ai décidé quasiment tout de suite, quand j'avais fini le livre, je me disais je vais essayer, ça vaut la peine, « Brocken circle » j'ai vu la pièce de théâtre de Johan, j'ai pleuré pendant 1h30, ça m'a bouleversé, c'était incroyable, voilà ce que le film est, la pièce de théâtre c'était ça mais plus, je ne sais pas, j'ai essayé d'arriver à la même émotion avec le film que moi j'ai eue quand j'ai vu la pièce de théâtre la première fois, mais j'ai douté pendant 6 mois. Parce que je n'y croyais pas effectivement. Et c'était super simple, la pièce de théâtre, c'est ça qui est incroyable, c'était un concert et les gens parlaient, et t'avais tout compris. Toute l'histoire. Juste il racontait mais je ne sais pas, il y a un truc avec le théâtre qu'on peut… on imaginait que… enfin je ne vais pas dire des détails mais il y a trois ou quatre niveaux sur lesquels ça marchait juste en disant une histoire. Et ça je ne voyais pas le moyen de mettre ça dans un film. Je ne voyais pas en fait.
JÉRÔME COLIN : On rappelle quand même aux gens que c'est comment on fait pour vivre après la mort d'un enfant.
FELLIX VAN GROENINGEN : Oui.
JÉRÔME COLIN : Vous avez vu, je tourne le rond-point, je sais bien que vous aimez bien les ronds-points Félix. Vous aimez bien les ronds-points hein.
FELLIX VAN GROENINGEN : Oui.
JÉRÔME COLIN : J'ai remarqué ça dans vos films.
FELLIX VAN GROENINGEN: C'est vrai.
JÉRÔME COLIN : Y'a des gens qui courent autour des ronds-points…
FELLIX VAN GROENINGEN : Les deux premiers.

JÉRÔME COLIN : Les deux premiers, y'a des ronds-points. C'était quoi votre problème avec les ronds-points ?
FELLIX VAN GROENINGEN : Maintenant je dois tout le temps voir…
JÉRÔME COLIN : Les ronds-points.
FELLIX VAN GROENINGEN : Non, me méfier de ce que vous faites.
JÉRÔME COLIN : Ah oui.
FELLIX VAN GROENINGEN : De voir les liens.
JÉRÔME COLIN : Mais non il ne faut pas. Mais c'est vrai il y avait beaucoup de ronds-points.

FELLIX VAN GROENINGEN : C'était une image, je ne sais pas, j'aimais. C'était une image qui m'est venue en tête pour le premier film et pour le deuxième film en fait j'ai un peu copié moi-même.
JÉRÔME COLIN : J'étais jeune, je pouvais me le permettre.
FELLIX VAN GROENINGEN : C'était des images un peu absurdes, l'idée de quelqu'un qui… c'est vraiment ça, c'était un mec, un mec à poil, ça c'est dans tous mes films en fait…
JÉRÔME COLIN : On va en parler.
FELLIX VAN GROENINGEN : Toujours des mecs à poil. Un mec qui ne sait pas où aller, il sortait de prison, ça venait de là en fait, parce qu'en prison il devait toujours faire des tours, et comme c'est une petite cour il faisait des tours, et donc même quand il a été dehors il courait encore, voilà c'était une… j'essayais de mettre ce qui se passait dans sa tête dans une image.
JÉRÔME COLIN : Bien sûr. Après vivre ce n'est pas vraiment autre chose que de… de manière générale.
FELLIX VAN GROENINGEN : Parfois. Mais là, la différence entre ça et un film comme « Brocken circle » c'est que là c'était vraiment, j'avais aussi des idées visuelles, mais c'était très pointu, c'était petit, c'était moins grand.
JÉRÔME COLIN : C'était moins grand, oui.
JÉRÔME COLIN : Mais qu'est-ce qui fait que « Broken circle breakdown » c'est un film grand ?

FELLIX VAN GROENINGEN : Ben oui, un enfant qui meurt… Ça parle de la vie quoi. C'est la vie et la religion, et croire ou ne pas croire, et puis voilà c'est un truc que moi je ne pourrai jamais écrire. C'est un truc que Johan a écrit, c'est un truc dingue. J'ai énormément de respect pour les gens qui arrivent à sortir ça de leur cerveau. Et moi mon boulot à ça, enfin c'était énorme parce qu'on a fait 10 versions de scénario pour arriver à ce que le film est, pour avoir la même complexité, mais simplicité en même temps. C'est ça qui est dur et qui faisait que l'adaptation était super dure. Et pourquoi j'ai eu peur. Mais à un certain moment j'ai dit c'est ça qu'il faut faire, on va le faire, on va essayer, on saute, ça vaut la peine.
JÉRÔME COLIN : Et vous avez trouvé les bons interprètes aussi.
FELLIX VAN GROENINGEN : Johan même ou Veerle ?
JÉRÔME COLIN : Les deux. Après on a beaucoup parlé de Veerle parce que le rôle est plus grand que la vie mais tout le monde joue bien dans le film. La musique est fantastique. Enfin il y avait de tout. Du coup ça vous a quand même emmené à 35 ans, né à Gand, déménagé à Anvers, clac les Oscars. Pas mal !
FELLIX VAN GROENINGEN : Voilà, c'est simple.
JÉRÔME COLIN : Ça c'est voyager.
FELLIX VAN GROENINGEN : Il faut sortir de Gand pour arriver aux Oscars.

JÉRÔME COLIN : Ça vous a fait quoi toute cette campagne où un moment le film sort de la Flandre, il sort de la Belgique, il sort d'Europe dans les Festivals du monde entier avec systématiquement des applaus, systématiquement

des énormes émotions, des prix, et puis effectivement cette possibilité des grands prix américains notamment, où on va faire campagne…
FELLIX VAN GROENINGEN : On va passer les putes ?
JÉRÔME COLIN : Heu… ben oui. C'est pour vous ça vous croyez ?
FELLIX VAN GROENINGEN : Je ne sais pas.
JÉRÔME COLIN: « Steve & Sky ».
FELLIX VAN GROENINGEN: Ah oui.
JÉRÔME COLIN : Mais je n'avais pas vu ça.
FELLIX VAN GROENINGEN : Ca fait, je ne sais pas, ce n'était pas… on ne savait pas que ça allait venir. Et longtemps… j'avais même l'impression qu'on n'allait pas faire ce que « La merditude » avait fait, avec « Broken circle ». Donc j'ai été très triste, il faut le dire, parce que je ne comprenais pas. Je pensais que j'étais…que j'avais mal vu, qu'il y avait un problème avec tout comment… c'est très con à dire mais quand t'es en train de le faire et pendant le montage moi je sentais vraiment qu'il y avait quelque chose de spécial dans nos mains. Et ce n'était pas parce que moi je l'avais fait, mais à cause du boulot de Johan, à cause de tout ce qui s'est passé sur le tournage, notamment avec Veerle, avec la musique, qu'on a encore améliorée, qui était devenue mieux que dans la pièce de théâtre, enfin on a travaillé sur tous les niveaux, au montage aussi, des trucs… c'est quand même quelque chose qu'on n'a jamais vu, et puis au début ça ne marchait pas. Les Festivals n'aimaient pas, Cannes, ils ne l'ont pas pris. Donc tout ça, ça a commencé un an plus tard, la carrière internationale, avec Berlin. Tout à coup là…Et entre-temps en Belgique il y avait eu un succès, la musique ça a commencé, donc c'était bien mais ça venait un peu trop tard au début, je me disais…
JÉRÔME COLIN : Mais il y avait eu un gros succès en Belgique quand même.
FELLIX VAN GROENINGEN : Oui mais moi j'avais cru que, ok, Belgique ça va, super mais internationalement rien, rien ne va se passer. Et puis à Berlin ça a explosé. Mais ça c'est vraiment le film qui l'a fait.
JÉRÔME COLIN : Combien d'entrées ça a fait dans le monde, « The broken circle breakdown » ?
FELLIX VAN GROENINGEN : Je ne sais pas. Donc en Belgique 400, en France 200 et puis les pays autour je dirais 3, 400. 1.200.000, 1.300.000.
JÉRÔME COLIN : C'est ça oui.
FELLIX VAN GROENINGEN : Mais donc ce n'est pas… C'est ça… Comme aux Etats-Unis le film est sorti mais c'est des sorties super petites, et ça a aidé à la nomination aux Oscars.

« Beautiful boy » c'est comme dans « Breaking Bad » !

JÉRÔME COLIN : Mais d'aller aux Oscars est-ce qu'il y avait un rêve de gosse ? Est-ce que ça vous excite ça ? Ou finalement ça ne veut pas dire grand-chose.
FELLIX VAN GROENINGEN : Ça me fait plus peur que m'exciter. Et puis ce n'est pas un monde qui m'intéresse spécialement. Quand j'étais là sur le tapis rouge bon ok ça va, mais tu te sens tellement petit aussi. Tu rentres et un certain moment t'es un peu c'est pour moi et puis il y a quelqu'un que tu ne connais même pas et tout le monde applaudit… et pas pour toi. Mais c'est bon.
JÉRÔME COLIN : Vous ne leur avez pas dit je suis né à Gand, je suis allé à Anvers. Ca ne mérite pas un peu de respect ?
FELLIX VAN GROENINGEN : Mais ce qui est bizarre aujourd'hui c'est que voilà, dans toutes les interviews, dans tous les articles de « Belgica » il y a Oscars donc c'est un tampon, que tu gardes quelques années.
JÉRÔME COLIN : Résultat quand même, résultat des courses quand même vous avez fait un film aux Etats-Unis, que vous venez de tourner, qui va sortir, c'est ça ?
FELLIX VAN GROENINGEN : Non je n'ai pas encore tourné.
JÉRÔME COLIN : Vous n'avez pas encore tourné.

FELLIX VAN GROENINGEN : Non.
JÉRÔME COLIN : Ca va s'appeler « Beautiful boy », c'est ça ?
FELLIX VAN GROENINGEN : Oui.
JÉRÔME COLIN : C'est quoi ?
FELLIX VAN GROENINGEN : C'est l'histoire d'un père et un fils, c'est une adaptation aussi, c'est un père, journaliste, qui a écrit sa vie et la vie de son fils – oh là, intéressant. C'était comme une pin-up des années 50. On trouve de tout ici – Où j'étais ?
JÉRÔME COLIN: « Beautiful boy ».
FELLIX VAN GROENINGEN: « Beautiful boy »! Donc un père et son fils, il devient accro. Consumed. C'est très fort. De la drogue. Comme dans « Breaking bad », ils ont un lien très fort. Et le père ne comprend pas. Il dit mon fils doit guérir. Il l'emmène au centre…
JÉRÔME COLIN : De réhabilitation.
FELLIX VAN GROENINGEN : Centre de réhabilitation. Ok, ça marche. Il retombe dedans 6 mois plus tard, et ça continue, pendant 3, 4 années le jeune…. Jusqu'au point où le père dit je dois… Enfin ça parle de tout ça. A la fin c'est un truc très positif parce que le fils s'en est sorti, il a écrit un livre aussi. C'est une adaptation de deux livres en fait.
JÉRÔME COLIN : D'accord, ok.
FELLIX VAN GROENINGEN : On a les deux points de vue.
JÉRÔME COLIN : Vous avez fait l'adaptation ?
FELLIX VAN GROENINGEN : Oui.
JÉRÔME COLIN : Ou comme c'est aux Etats-Unis on a moins de…
FELLIX VAN GROENINGEN : Non c'est la même chose que comme je l'expliquais avec « La merditude », quelqu'un a écrit et moi…
JÉRÔME COLIN : Repasse derrière.
FELLIX VAN GROENINGEN : Oui. J'ai fait ça, le scénario est presque prêt, voilà on est en train de parler casting. Et puis finir « Belgica », enfin lancer « Belgica » et puis…
JÉRÔME COLIN : C'est produit par Plan B. ?
FELLIX VAN GROENINGEN : Oui.
JÉRÔME COLIN : Oui c'est ça, la boîte de Brad Pitt. C'est eux qui sont venus vous chercher ou c'est vous qui allez avec des projets ? C'est eux qui viennent hein.
FELLIX VAN GROENINGEN : Pendant la promotion de « Broken circle », pour les Oscars, j'étais là pendant presque 2 mois, pour faire voir le film les agents envoient tout le monde, et ils t'envoient aussi voir des producteurs. S'ils aiment bien le film ils t'invitent aussi pour parle de ce que tu aimes, de ce que tu n'aimes pas, pour trouver un projet ensemble, si ça t'intéresse, ça les intéresse, et voilà sur une de ces rencontres on m'a proposé, enfin pas proposé tout de suite de faire ce film, c'était juste parler de ce projet et j'ai lu le livre, on s'est recontacté et ça s'est fait. Mais c'était fantastique parce que ce mec là, ce producteur, il a vu « Broken circle », il a tout de suite pensé, c'est un projet de passion pour lui, pour ce producteur, ça fait des années qu'il essaie, ils ont écrit un autre scénario, ça n'a pas marché, il a vu « Broken circle », il a dit ça c'est le mec et moi j'ai lu et j'ai aussi dit ça c'est pour moi ! C'est incroyable. J'ai hésité au début aussi…
JÉRÔME COLIN : Les Etats-Unis ça vous fait fantasmer ?
FELLIX VAN GROENINGEN : Pardon ?
JÉRÔME COLIN : Les Etats-Unis ça vous fait fantasmer ? En étant honnête hein.
FELLIX VAN GROENINGEN : Avant oui beaucoup, là un peu moins. Mais en même temps je ne sais pas, j'aime très bien être là. Ça me va.
JÉRÔME COLIN : Mais aujourd'hui c'est « Belgica ».
FELLIX VAN GROENINGEN : Gand, Anvers, Los Angeles.

JÉRÔME COLIN : Gand, Anvers, Los Angeles. Quoi ?
FELLIX VAN GROENINGEN : Non mais c'est une société spéciale quand même. On se sent très vite accepté, faire partie de cette société, moins en France, enfin c'est normal, c'est un pays d'immigrants, voilà très vite t'es là et t'es accepté.
« Belgica », c'est inspiré par un bar qui existe vraiment, Le Charlatan, qui existe depuis 25 ans, qui a connu trois grandes périodes !

JÉRÔME COLIN : Mais maintenant c'est « Belgica ». Alors « Belgica » retour à l'écriture de scénario finalement, là c'est un scénario original, et un film assez proche de vous finalement parce que vous racontez un petit peu une histoire familiale.
FELLIX VAN GROENINGEN : Oui, et dans un bar. Je connais aussi.
JÉRÔME COLIN : Voilà. C'était le bar de votre papa, c'est ça hein ?
FELLIX VAN GROENINGEN : Oui. Donc c'est inspiré par un bar qui existe vraiment, Le Charlatan, qui existe depuis 25 ans, qui a connu trois grandes périodes en fait. La période de mon père, que moi j'ai connue, puis période de deux frères, et puis période maintenant un frère et deux associés. Moi j'ai mélangé les deux premières périodes. Donc ce n'est pas un film autobiographique, parce que ça parle de deux frères, ce n'est pas non plus l'histoire de mon père mais j'ai mélangé ce que moi j'avais vu, vécu, avec leur histoire, des deux frères.
JÉRÔME COLIN : L'histoire c'est effectivement deux frères qui vont monter un bar, mais… un bar quoi, un bar de jour, finalement tout le monde est accepté, les Noirs, les Arabes, les Blancs, les pauvres, les riches, enfin ceux qui veulent

venir boire une bière sont acceptés. Petit à petit cet endroit va devenir de plus en plus branché, alors il y a de la musique dans tous les sens, on va en parler, c'est Soulwax qui a fait la bande originale, elle est dingue, elle est juste dingue la bande originale, de plus en plus branché, de plus en plus un endroit de débauche. C'était comme ça chez votre père ? Il y avait de la débauche comme ça ? De la drogue, du sexe…
FELLIX VAN GROENINGEN : Ce n'était pas… Non ce n'était pas comme ça.
JÉRÔME COLIN : Mais un peu quoi.
FELLIX VAN GROENINGEN : Un peu oui, un peu. Moi ce qui m'intéressait surtout c'est le changement vers réaliser tout à coup qu'on ne gère plus.
JÉRÔME COLIN : Quand est-ce qu'on se perd.
FELLIX VAN GROENINGEN : Oui. Est-ce que ça avait à voir avec la drogue ? Peut-être bien un peu mais dans le film c'est peut-être un peu plus que dans la réalité. Au temps de mon père c'était juste… Oui tout à coup ça devient très grand et on réalise qu'on doit changer nous-même pour gérer mais entretemps c'est peut-être trop tard.
JÉRÔME COLIN : C'est-à-dire qu'à un moment si on doit changer parce qu'on doit s'organiser, les Blacks et les Arabes ne rentrent plus.
FELLIX VAN GROENINGEN : Oui, parce qu'il y avait énormément de problèmes avec la drogue, avec des trucs qui étaient piqués, et tout à coup l'atmosphère a changé. Mais là aussi, donc ce n'était pas… c'était devenu autre chose. C'était devenu une boîte. Une boîte a des règles différentes. Et la question était est-ce qu'on veut faire ça ou est-ce qu'on essaie de faire une combinaison, mon père ne savait pas, personne ne savait je pense.
JÉRÔME COLIN : C'est un film hommage à votre père un peu ? D'un côté ou quoi ?
FELLIX VAN GROENINGEN : Heu… oui. Mais j'avais déjà mis son nom au générique de fin de « Steve & Sky », mon premier film. Donc c'est un hommage mais dans un autre sens. Mais ce qui est super au Charlatan c'est qu'il y avait, après tout ce qui s'est passé, l'esprit du début est encore là. C'est ça qui est incroyable. Donc c'est peut-être un hommage à son esprit dans ce sens-là. Parce qu'il avait commencé, avec d'autres gens bien sûr, mais ça a marché, ça a complètement échoué en fait, à la fin il ne savait plus, il en avait marre, il voulait vendre mais il ne pouvait pas, puis finalement il a presque fait faillite, il a vendu à deux frères, ils ont dû recommencer de zéro en fait, l'endroit était là mais le nom même ce n'était plus, les gens… c'était dans le temps. Ils ont retravaillé, ils ont eu leurs problèmes aussi, donc en fait ce qui s'est passé en vérité c'est que les frères se sont séparés, et un frère a continué, mais les frères ont toujours eu énormément de respect pour mon père et pour ce qu'il avait fait, pour moi et mon frère, donc quand on allait là il y avait toujours… c'était très chaleureux. C'est bizarre de voir que même si ce sont des gens complètement différents qu'il y a quelque chose qui continue, dans l'esprit.
JÉRÔME COLIN : Ca veut dire que vous avez un peu grandi dans un bar ?
FELLIX VAN GROENINGEN : Oui.
JÉRÔME COLIN : Oui hein. Ça doit être chouette ça non ?
FELLIX VAN GROENINGEN : Parfois, oui.
JÉRÔME COLIN : Oui, parfois oui.
FELLIX VAN GROENINGEN : Oui, non beaucoup. C'est une vie un peu spéciale mais bien. Surtout quand j'ai commencé à travailler dans le bar et sortir aussi. Voilà…

La musique, c'est vraiment quelque chose d'important pour le cinéma, pour faire passer des émotions !

JÉRÔME COLIN : Il y avait de la musique aussi dans le bar ? Parce qu'il faut expliquer, dans le film la musique est extrêmement présente dans ce bar, il y a plein de groupes live qui jouent, c'est Soulwax qui a fait toutes les musiques, ça tient quand même de l'exploit cette bande originale, il y avait aussi beaucoup de musique en vrai ?
FELLIX VAN GROENINGEN : Oui.
JÉRÔME COLIN : C'est de là que vient votre passion absolue pour la musique ? Parce que la musique est extrêmement importante dans tous vos films.

FELLIX VAN GROENINGEN : Je ne sais pas d'où ça vient, en fait je pense que c'est…de comprendre assez vite quand je faisais des courts-métrages que c'était important, qu'on pouvait faire beaucoup, c'est vraiment quelque chose d'important pour le cinéma, pour faire passer des émotions, pour raconter une histoire, et donc c'est vraiment par le cinéma ou par l'utilisation dans mon cinéma que j'apprends et que ça devient de plus en plus important. Parce que moi j'ai vraiment du mal à parler de la musique, j'ai un goût très éclectique mais en même temps quand on me demande ce que j'aime je ne sais pas quoi dire. Et pour être honnête en fait quand j'écoute de la musique c'est toujours en fonction d'un projet. Je suis un peu monomaniaque, pendant trois ans j'ai écouté les 15 mêmes morceaux Bluegrass.
JÉRÔME COLIN : C'est ça. La Carter Family ?
FELLIX VAN GROENINGEN ?
JÉRÔME COLIN : La Carter Family par exemple qui chantait…
FELLIX VAN GROENINGEN : Oui, j'avais une playlist avec les morceaux qui allaient être dans le film ou qui étaient dans le film, ou qui étaient de l'inspiration pour le film mais c'était juste ça. J'ai exploré un peu, parce que moi j'ai aussi apporté des chansons mais voilà ça c'était ce qui allait être dans le film. Je n'écoutais que ça. On boucle, c'est fou. Et puis quand le film a été fini je n'ai plus écouté. Et il faut dire qu'hier soir tout à coup ça m'a pris, j'ai réécouté cette bande originale.
JÉRÔME COLIN : Ah oui ?
FELLIX VAN GROENINGEN : Oui j'ai commencé à pleurer…
JÉRÔME COLIN : Oooh.
FELLIX VAN GROENINGEN : C'est pour ça je suis rentré de nouveau tout de suite dans cette émotion du film en fait et putain c'était fort. Pour le faire hein, c'était…
JÉRÔME COLIN : Et là vous allez utiliser, pour votre film américain vous allez utiliser le Beautiful boy de John Lennon ?
FELLIX VAN GROENINGEN : Oui.
JÉRÔME COLIN : Oui c'est vrai ?
FELLIX VAN GROENINGEN : Oui. C'est pour ça que le bouquin s'appelait comme ça.
JÉRÔME COLIN : Ah oui d'accord ça a un lien direct.
FELLIX VAN GROENINGEN : Oui le journaliste a fait en fait, c'est un journaliste de rock, donc le père, il a fait une interview avec John Lennon, il l'a connu, enfin la chanson c'était quelque chose qu'il chantait beaucoup pour son fils. On va le voir chanter ça.
JÉRÔME COLIN : c'est une incroyable chanson. D'une tendresse…
FELLIX VAN GROENINGEN : Je n'aimais pas au début, maintenant je l'apprécie. Mais j'ai dû l'écouter beaucoup. De nouveau…
JÉRÔME COLIN : Elles vous quittent vos femmes, rassurez-moi.
FELLIX VAN GROENINGEN : Pardon ?
JÉRÔME COLIN : Elles vous quittent vos femmes, rassurez-moi, si vous écoutez…
FELLIX VAN GROENINGEN : J'ai des oreilles, heu des écouteurs.
JÉRÔME COLIN : C'est ça, pas con.

JÉRÔME COLIN : Il y a quand même un truc, qu'il y a dans « La merditude des choses », et qu'il y a dans « Belgica » aussi, cette espèce de mainmise des hommes sur les femmes. Alors que les femmes dirigent mais les hommes ne s'en rendent pas compte. Presque sexuellement. L'homme dispose de la femme dans ces deux films. C'est quelque chose auquel vous pensez quand vous écrivez ou alors c'est absolument malheureusement naturel chez vous ?
FELLIX VAN GROENINGEN : C'est un peu le milieu et les personnages. Ce n'est pas moi…

JÉRÔME COLIN : Non j'imagine.
FELLIX VAN GROENINGEN : Oui c'est le milieu et les personnages. Ou comme avec « La merditude », le livre était…
JÉRÔME COLIN : Oui bien sûr.
FELLIX VAN GROENINGEN : Et oui, à certains moments ça devient aussi une discussion bizarre. Maintenant à Hollywood c'est très la diversité, les femmes, des rôles pour des femmes, il y a des actrices, enfin des réalisateurs féminins, je comprends mais en même temps c'est toujours un truc bizarre.

Ça doit rester quelque chose que j'aime bien. Ça ne doit pas devenir un boulot !

JÉRÔME COLIN : Et là par exemple vous êtes combien de films en avance ? Là vous allez faire « Beautiful boy » maintenant, vous savez déjà ce que vous allez faire après ou pas ?
FELLIX VAN GROENINGEN : J'ai une idée mais c'est encore très loin donc on commence à écrire… Ça va être surtout « Beautiful boy ». C'est reparti pour 1 an ½, 2 ans.
JÉRÔME COLIN : Ça vous excite toujours autant, de recommencer un nouveau film ? La même excitation.
FELLIX VAN GROENINGEN : Oui. Ce qui est bizarre maintenant c'est que, pendant que je faisais « Belgica » j'ai développé « Beatiful boy », donc ça fait 2 ans que j'ai les deux films en même temps en tête. « Belgica » était bien sûr plus important, mais d'autre part c'était beaucoup de soirs, presque tous les soirs au Skype, et on me poussait à travailler encore plus dur et moi je ne pouvais pas à certains moments donc c'était un peu « schizophrène ».
JÉRÔME COLIN : Je comprends.
FELLIX VAN GROENINGEN : Et donc au moment où « Belgica » a été presque fini, mais pas encore, j'ai commencé à écrire une version à moi et encore finir « Belgica », donc je suis super content que je n'ai qu'un truc…
JÉRÔME COLIN : Là maintenant « Belgica » sort…
FELLIX VAN GROENINGEN : Que je n'ai qu'un truc. Donc l'idée pour après existe et je vais commencer mais je ne vais plus faire la même chose. C'est important parce qu'aux Etats-Unis ils n'avaient pas la patience d'attendre, on doit le faire maintenant ou ça ne va pas se passer, donc j'ai essayé mais je ne dois plus faire ça sinon… Ce n'est pas gai. Et ça doit rester gai. Ça doit rester quelque chose que j'aime bien. Ca ne doit pas devenir un boulot.
JÉRÔME COLIN : Oui une obligation.
FELLIX VAN GROENINGEN : C'est du boulot mais ça ne doit pas sentir comme ça.
JÉRÔME COLIN : C'est ça oui.

La Belgique, notre pays étrange …

JÉRÔME COLIN : Vous connaissez l'Atomium ? Non, je rigole. C'est beau.
FELLIX VAN GROENINGEN: Oui.
JÉRÔME COLIN: J'adore l'Atomium.
FELLIX VAN GROENINGEN: Ben oui. La Belgique hein.
JÉRÔME COLIN : Carrément.
FELLIX VAN GROENINGEN : Notre pays étrange.
JÉRÔME COLIN : Pourquoi vous l'avez appelé « Belgica » le bar ? C'est une très bonne idée d'ailleurs je trouve. Très bonne idée.
FELLIX VAN GROENINGEN : Au début on pensait… Enfin on voit le bar comme une mini-société, qui change, qui a ses propres règles, l'économie, qui on laisse entrer ou pas, comment ça change, comment on gère le truc, mais au début on pensait… on a essayé de parler plus de la Belgique. Mais ça nous coinçait. On voulait parler de la Flandre et de la Wallonie, c'était un truc… mais donc l'idée était venue de là, et puis on a quitté, on s'est dit les personnages sont plus importants, l'histoire, et il sera assez belge le film. Il y a une très grande belgitude dedans de toute façon, et voilà, c'est assez.

FELLIX VAN GROENINGEN: On arrive.
JÉRÔME COLIN : On est au Kinépolis.
FELLIX VAN GROENINGEN : Ce n'était pas tout droit je pense.
JÉRÔME COLIN : A droite.
FELLIX VAN GROENINGEN : Vous n'allez pas…
JÉRÔME COLIN : Droite et deuxième à gauche. Je crois. Je ne me souviens pas.
FELLIX VAN GROENINGEN : Non mais pour venir ici…
JÉRÔME COLIN : Si on a été à droite, à gauche, gauche. Et on arrive. C'est comme pour de Gand à Anvers.

JÉRÔME COLIN : Vous pouvez prendre un bonbon si vous voulez.
FELLIX VAN GROENINGEN : Encore ?
JÉRÔME COLIN : Non pas encore, si vous voulez.
FELLIX VAN GROENINGEN: C'est le 3ème. Ils sont bons.
JÉRÔME COLIN : Oui. C'est bon. Kinépolis… Vous avez peur avant la sortie du film ?
FELLIX VAN GROENINGEN: Ca va.
JÉRÔME COLIN : Pas trop ?
FELLIX VAN GROENINGEN : Non. Je pense que… enfin c'est toujours la même chose. C'est ici.
JÉRÔME COLIN : C'est où ?
FELLIX VAN GROENINGEN : Ici.
JÉRÔME COLIN : Ici où ?
FELLIX VAN GROENINGEN : Ici je dois entrer dans…
JÉRÔME COLIN : Dans le métro ?
FELLIX VAN GROENINGEN: Ah non.
JÉRÔME COLIN : Kinépolis est là.
FELLIX VAN GROENINGEN: Ok, ça va.
JÉRÔME COLIN : Non il s'est trompé.
FELLIX VAN GROENINGEN : Ma voiture est là mais je dois…
JÉRÔME COLIN : Oui donc pas peur quoi.
FELLIX VAN GROENINGEN : Mais oui bien sûr mais en même temps c'est un peu l'expérience, je sais qu'il va y avoir des gens qui vont aimer, aimer beaucoup, il va y avoir des gens qui ne vont pas aimer et naturellement quand on fait quelque chose, on veut que tout le monde aime. Et ça, ce n'est jamais possible. Donc on apprend à relativiser.
JÉRÔME COLIN : C'est ça, oui. Pour ça j'ai moins peur. En même temps on sait déjà les journalistes qui aiment bien, les journalistes qui n'aiment pas, donc on a un sens de ce que ça va donner. Et pour l'instant j'ai un bon sentiment.
JÉRÔME COLIN : Moi aussi.
FELLIX VAN GROENINGEN : On va garder ça.
JÉRÔME COLIN : Merci beaucoup, ça a été un plaisir. Vous avez votre invitation pour le 18 juin ?
FELLIX VAN GROENINGEN : Oui.
JÉRÔME COLIN : Je vous en rends une. Vous y allez ?
FELLIX VAN GROENINGEN: On se voit ?
JÉRÔME COLIN : On se voit là-bas.